



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Trimestre ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



**FEUILLETON du CANARD**

**LE SIRE DE LUSTUPIN**  
Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

Il y eut dans cette éclatante apparition une combinaison unique de l'antiquité et de la cavalerie, pareil à la fusion de l'art du moyen âge et de l'art antique sur les monuments de ce temps.

C'est comme une fleur étrange et splendide qui ne se verra qu'une fois.

Ni avant, ni après on n'aura eu parmi nous l'idée d'une si élégante créature, non pas que cette élégance soit son domaine exclusif : les hommes élevés près de lui et de sa génération sont comme des figures détachées des toiles de Raphaël et du Titien, artistes et modèles réagissant les uns sur les autres, mais François semble le premier entre cette race olympienne.

François avait deux ans lorsqu'il perdit son père en 1496.

Élevé par les soins de sa mère qui l'adorait, il était allé sur l'ordre du roi Louis XII, habiter le château d'Amboise avec elle, la princesse Louise, et sa sœur, Marguerite de Valois.

Le roi lui avait donné pour précepteur en chef le maréchal de Glé, qu'il avait nommé capitaine-commandant du château d'Amboise.

Ce fut en ce temps-là (en 1500) que le roi plaça auprès de François d'Angoulême, un jeune page, le sieur de Fleurange.

Fleurange, fils de Robert de la Marck, avait été envoyé à la cour de Louis XII.

Fleurange avait alors neuf ans. Le roi l'accueillit bien, puis il lui dit :

**GLORIA VICTIS**

*A La Memoire*

DE

**LOUIS RIEL**

NÉ À SAINT BONIFACE EN 1847.

MORT À REGINA, LE 16 Novembre 1885.

**Victime du fanatisme orangiste et de son dévouement à la cause de ses frères les métis.**

— Mon fils, soyez le bienvenu. Vous êtes trop jeune pour me servir, et pour ce, je vous envoie devers M. d'Angoulême, qui est à peu près de votre âge, bien que plus jeune, et je crois que vous tiendrez bon ménage.

— J'irai où il vous plaira me commander d'aller, répondit Fleurange, je suis assez vieux pour me servir, mon roi, et aller à la guerre si bien vous le voulez.

— Non, mon ami, répliqua le roi, vous avez bon courage, et j'aurais peur que les jambes ne vous faillissent en chemin. Je vous promets que vous irez, et quand j'irai vous manderai.

Le maréchal de Glé reçut avec empressement le compagnon des jeux et des plaisirs du comte d'Angoulême, et le *Jeune Adventueux* ne tarja pas à être dans les bonnes grâces du beau prince.

François avait alors cinq ans et demi, mais il était fort avancé pour son âge.

C'était, pour les deux enfants, tous les jours divertissements nouveaux. M. d'Angoulême et le *Jeune Ad-*

*ventueux* jouaient à l'escalipe, jeu récemment importé d'Italie, et qui se jouait, disent les mémoires du temps, avec une balle pleine de vent et assez grosse.

C'était le ballon. Mais ce n'était pas au ballon qu'il s'appliquait le nom d'escalipe.

— L'escalipe, — dit Fleurange dans ses Mémoires, l'escalipe, qu'on tient dans la main, est fait le devant en manière d'une petite escabelle, dont les deux petits pieds sont pleins de plomb, afin qu'elle soit plus pesante et qu'elle donne plus grand coup.

M. d'Angoulême et le *Jeune Adventueux*, avec beaucoup d'autres jeunes gentilshommes, passaient le temps à tirer l'arc.

François acquit bientôt une réputation justement méritée dans l'art difficile de l'archer. Rarement il lui arrivait de manquer le but.

Il tirait de la serpentine avec des petites flèches, et il mettait dans le blanc, à grande distance, avec une régularité tellement merveilleuse, que ses amis en demeuraient absolument et complètement ébahis.

Ledit sieur d'Angoulême et ledit *Jeune Adventueux* laschaient des *panis de rete*, et toute manière de harnois, pour prendre les corfs et les grosses et méchantes bêtes sauvages des bois.

François quoiqu'un jeune enfant était d'une force corporelle tellement grande qu'il jouait à la grosse boule contre le jeune *adventueux*, son aîné de quatre ans, et Brion, avec lequel il y avait la même différence d'âge.

Or, ce jeu de la boule qui est un jeu d'Italie, non accoutumé par de là, qui est aussi grosse qu'un tonneau plein de vent, et se joue avec un bracelet d'airain bien feultreux, avec des corroyes de cuir, et s'étend depuis le coude jusques au bout du poing, avec une poignée d'estain qui se tient dans la main.

Et ce jeu est fort plaisant à ceux qui s'en aident, duquel le dit seigneur François d'Angoulême jouait merveilleusement bien plus qu'un homme que j'ay vu de son temps ; car il était grand et fait pour le faire, car ce jeu demande grande adresse et énergie puissante.

François et ses amis s'amusaient encore à bâtir des petits châteaux, des bastilles, et ils s'assailaient tour à tour, les uns assiégés, les autres assiégeants, avec un tel entrain qu'il y en avait souvent de bien battus et bien frottés.

Les jeux prirent des proportions telles, qu'on se servit d'épées et d'armes offensives et défensives, armes courtoises, il est vrai, mais enfin tailladant assez proprement pour qu'un jour que M. de Vendôme assistant à ce jeu, il s'en alla tout affolé.

C'est au milieu de ces jeux que le comte d'Angoulême fut à l'âge de six ans, emporté par une haie jouée que le maréchal de Glé, son gouverneur, lui avait donnée.

Voici comme la princesse Louise de Savoie raconte elle-même cet accident dans son *Journal d'Amboise* :

« Le jour de la Conversion de Saint Paul, le 25 janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon Cosar et mon fils, auprès d'Amboise, — dans la garène, près la maison de *Sauvage*, fut emporté au travers des champs par une haquenée que lui avait donnée le maréchal de Glé ; et fut le danger si grand, que ceux qui étaient présents l'estimèrent irréparable. »

« Toutes fois Dieu, — protecteur des femmes veuves et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, cognoissant que, si cas fortuit m'eût si soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée. »

En grandissant, François reçut, dans ses moindres détails, son instruction d'éduquer.

Lui et ses amis s'arrêtaient de pied en cap, et on se mit à faire joutes et tournois de toutes les sortes qu'on se pouvait adviser bien.

« Ne faut qu'à jouter au vent, à la selle dessaignée ou à la napp. »

« Jamais prince n'eut plus de passe-temps qu'avait mon dit seigneur, et être mieux endoctriné que macame sa mère l'a toujours nourry. »

A ces plaisirs, s'adjoignaient ceux de la grande chasse.

Un jour, il y avait fête au château d'Amboise et belle réunion de jolies dames.

François avait désir de les amuser.

On avait pris vivant un énorme sanglier, vieux solitaire, aux défenses capable d'éventrer un bouc.

François ordonna qu'on l'échat le sanglier dans la cour pour s'amuser à le faire chasser par les gros chiens. La cour du château était carrée et avait deux galeries.

La galerie basse. La galerie haute. Quatre escaliers tournants étaient